

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Bande dessinée

Virginie Fournier et François Cloutier

Numéro 171, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fournier, V. & Cloutier, F. (2018). Compte rendu de [Bande dessinée]. *Lettres québécoises*, (171), 71–73.

Elle, les monstres et les autres

Virginie Fournier

Acclamée par la critique américaine, récipiendaire et finaliste de nombreux prix prestigieux, la première parution d'Emil Ferris la consacre déjà comme une autrice incontournable.

Difficile de résumer la lecture de *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres*, œuvre dense et complexe qui fera, au total des deux albums, près de huit cents pages. Qualifiée « [d']une des plus grandes artistes de bande dessinée de notre temps » par Art Spiegelman, encensée par Alison Bechdel, Emil Ferris non seulement développe une signature graphique flamboyante, mais propose également une vision de l'histoire de l'art qui met de l'avant la multiplicité des perspectives.

L'expressionnisme gothique, ogive d'un récit fascinant

Elle, c'est Karen, une jeune artiste prodige qui évolue dans un quartier populaire de Chicago, quelque part dans la décennie 1960. Adeptes de tout ce qui touche au gothique, Karen perçoit les monstres comme des créatures plus vraies et plus pures que la plupart des êtres qui l'entourent. L'album s'ouvre sur un rêve dans lequel Karen devient une louve-garou pourchassée par une foule hostile (moment où la référence à *American Gothic* de Grant Wood tombe à point). Cette scène annonce dès lors la perception par Karen d'un décalage avec certaines normes sociales. Les monstres s'avèrent les points de repère de la préadolescence, qui mesure bien le poids de sa différence et de celle de ses proches avec la majorité.

L'esthétique gothique d'Emil Ferris permet de représenter différentes marginalités, d'en détourner l'horifiant en se l'appropriant. Personnages lesbiens, trans, issus de classes sociales diverses, ou victimes d'abus, les codes du genre permettent de les incarner dans un langage graphique aux accents expressionnistes. Karen découvre dans les « monstres » une forme de représentation de ces identités marginalisées par l'idéologie dominante de la société. Ces créatures aux caractéristiques hors normes, mises en scène dans la littérature de genre, permettent d'incarner dans le récit des réalités occultées par l'art consacré. D'ailleurs, la technique de Ferris mise sur une forme de détournement, en magnifiant l'utilisation du stylo et la numérisation d'un journal intime, pour rendre des images complexes et des compositions fournies. Les traces du carnet (les pages lignées, la reliure en spirale, les trous poinçonnés) s'imbriquent dans la construction de l'image et, du même coup, dans notre lecture. Un mouvement s'installe entre cette lecture et l'élaboration du récit, ou plutôt l'esthétique du carnet nous ramène au geste de Karen, à sa position de créatrice qui observe et traduit à sa façon la réalité. Lorsque décède de manière mystérieuse Anka, une voisine qu'affectionne Karen, l'expressionnisme privilégié par la jeune artiste semble tout indiqué pour décrire son enquête. Cette investigation la poussera à contester les limites de son univers, à cheval entre l'enfance et l'adolescence.

Ce détail qui fait frémir

Les marques du carnet, alliées à l'esthétisation d'un « gribouillage » magnifié, entremêlent une nuée de références populaires et

savantes. Celles-ci sont reproduites par la narratrice, Karen, qui privilégie dans son dessin les effets dramatisants, notamment lorsqu'elle dresse des portraits des membres de son entourage avec des rappels des couvertures de magazines d'horreur, religieusement copiées dans le journal. De cette manière, Emil Ferris semble mettre en avant la position du sujet regardant, dont la subjectivité est comprise dans une réalité modulée selon sa propre perception.

La mise en scène de cette subjectivation de l'expérience artistique est rendue dans un langage graphique fouillé qui va, par exemple, d'une référence subtile à Joël-Peter Witkin pendant le témoignage d'Anka sur son passé ténébreux à Berlin, jusqu'à l'immersion des personnages dans les œuvres qui les attirent au musée. Karen partage ainsi sa passion des arts visuels avec son frère Deeze, puis avec ses amis rescapés d'une bataille à l'école. Les protagonistes s'inscrivent par leur regard dans les œuvres issues d'une multitude de courants et d'époques, et se réinventent une lignée de représentations, les détournent en s'y projetant. L'expérience de l'art sert alors d'échappatoire à une réalité étroite et paraît plus tangible que tout le reste pour la jeune artiste. En valorisant le vécu de l'amateur ou de l'amatrice d'arts visuels, Emil Ferris pose ses personnages comme différents centres de perspectives, qui investissent leur regard dans les œuvres pour se découvrir et s'affirmer.

Lorsque j'ai commencé à feuilleter *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres*, je savais que je serais soufflée par la beauté du dessin d'Emil Ferris. Je ne me doutais pas, toutefois, que cet album me marquerait à ce point, tant par la cohésion dans l'élaboration de son propos, que par son raffinement graphique. À l'heure où des discussions doivent être menées sur l'exclusion des marginalités dans l'art consacré, la fiction d'Emil Ferris s'appuie sur une mise en abyme de l'expérience de l'art, pour rediriger le spectateur vers la construction des œuvres, leur portée et les rapports de pouvoir qui perdurent dans les représentations. Ambitieuse et réussie, l'œuvre d'Emil Ferris développe une réflexion intelligente sur l'histoire de l'art, mais, surtout, valide la diversité des expériences personnelles vis-à-vis de celle-là.

Un défi brillamment relevé. ♦

☆☆☆☆☆

Emil Ferris

Moi, ce que j'aime, c'est les monstres. Livre premier

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par J.-C. Khalifa

Québec, Alto

2018, 420 p., 39,95 \$



L'état de la terre

François Cloutier

Fermes bio, vente des terres à des conglomérats étrangers, difficulté des jeunes agriculteurs à vivre, les sujets ne manquent pas quand on parle d'agriculture. Mais accordons-nous suffisamment d'importance à ces questions ?

Quelle belle idée de La Pastèque et d'Atelier 10 (maison d'édition du magazine *Nouveau Projet*) de se lancer dans la publication de bédéréportages en créant la collection « Journalisme⁹ ». Dans *Faire campagne*, premier titre de la collection, le journaliste Rémy Bourdillon et l'illustrateur Pierre-Yves Cézard, deux Français vivant au Québec depuis plusieurs années, dressent un portrait réaliste, parfois aride, du renouveau de l'agriculture au Québec.

La bédéréportage connaît depuis quelques années du succès, grâce entre autres à des auteurs comme l'Américain Joe Sacco (*Palestine, une nation occupée*), le trio Guibert / Lefèvre / Lemerrier et leur trilogie *Le photographe*, ou encore avec la parution de *La revue dessinée*, magazine contenant des reportages en bande dessinée. La bédé devient ainsi un outil d'information, elle est « utilitaire ». Malheureusement, à part quelques rares essais dans des magazines comme *Nouveau Projet* (sous la plume d'ailleurs des deux auteurs de *Faire campagne*), cette façon d'informer n'a jamais connu de véritables tentatives au Québec. On ne peut que se réjouir d'assister à la naissance de cette nouvelle collection qui publiera annuellement un titre. Espérons que cette aventure donne envie à d'autres maisons d'édition de suivre l'exemple.

Agriculture complexe

Il est grand temps que le Québécois moyen s'intéresse vraiment à ce qui se passe en agriculture. L'heure a sonné il y a longtemps déjà, et les reportages dans les journaux et à la télévision pullulent. Cependant, bien malin qui serait capable d'expliquer en détail la bête. Certains documentaristes s'y sont brillamment attardés, pensons à Marc Séguin et à son film *La terre et son état*, mais son point de vue était biaisé pour certains. On ne pourra pas faire le même reproche à Rémy Bourdillon, qui, pendant un an, a rencontré de nombreux intervenants du monde rural. Des agriculteurs à grande échelle aux petits producteurs, des dirigeants de l'Union paysanne à l'ancien attaché politique de Jean Garon, ministre de l'Agriculture sous le gouvernement Lévesque, le portrait est presque complet. Comme dans plusieurs reportages ou documentaires sur le sujet, on parle beaucoup du pouvoir de l'Union des producteurs agricoles (UPA) qui, elle, reste muette. L'auteur se déplace même au Nouveau-Brunswick afin d'illustrer comment se gère l'agriculture dans cette province. Le lecteur se trouve ainsi à même de tirer ses propres conclusions en comparant les différentes façons qu'ont les gouvernements provinciaux de traiter les agriculteurs.

Rémy Bourdillon construit son enquête à partir de quelques pivots, et notamment la coopérative La Mauve située à Bellechasse. En s'entretenant avec différents producteurs qui la fournissent, il nous fait comprendre leur réalité, eux qui tentent de survivre dans cette véritable jungle. La révolte qui habite les petits producteurs de volailles qui ne peuvent produire plus de cent bêtes par année

s'explique, tout autant que les dilemmes auxquels font face les producteurs laitiers aux prises avec la complexe gestion de l'offre. L'information est parfois si dense que le lecteur devra relire certaines planches avant de saisir toutes les nuances, surtout si, comme le citoyen chroniqueur que je suis, il ne connaît pas nécessairement le fonctionnement quotidien d'une ferme.

Les dessins de Pierre-Yves Cézard sont exempts de fioritures, son trait réaliste et sa façon de tracer un portrait physique extrêmement ressemblant des différents intervenants appuient la crédibilité des propos de chacun. Sa construction des planches est tout aussi habile, la grosseur des cases varie à chaque page, tout comme les angles utilisés. Cependant, on a parfois l'impression que le dessin étouffe sous les nombreux phylactères, certaines cases sont beaucoup trop chargées. L'idée de représenter des cartes routières en plaçant les personnages là où ils habitent est toutefois excellente, de même que les plans larges des différents établissements qui nous aident à nous situer.

La juste part des choses

Les rencontres de Rémy Bourdillon montrent bien que tous les agriculteurs ne mangent pas à la même table, même ceux qui tentent de tirer leur épingle du jeu par des méthodes axées davantage sur la culture bio ou la petite échelle. Les exploitants liés à l'Union paysanne, créée par Roméo Bouchard, sont beaucoup plus critiques face à l'UPA que les producteurs sympathiques à la Coopérative pour l'agriculture de proximité écologique (la CAPÉ), qui, elle, tient à ne surtout pas se mettre à dos l'UPA, croyant à une concertation entre tous les partis. Le journaliste ne prend pas position, on sent cependant une légère faveur pour l'Union paysanne, mais son profond désir est de montrer les faits et d'exposer à la population l'importance qu'ont toutes ces personnes dans notre vie. De fait, les décisions prises par le ministère de l'Agriculture et par l'UPA (seul syndicat accrédité des agriculteurs) viennent affecter significativement la façon de se nourrir au Québec. Et si cet ouvrage, malgré des explications parfois arides, arrive à conscientiser quelques lecteurs, la mission de Rémy Bourdillon et de Pierre-Yves Cézard sera accomplie. ♦

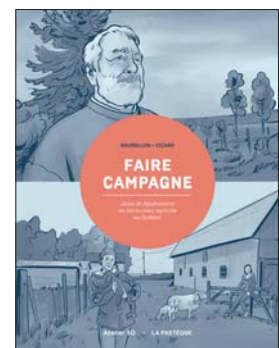
☆☆☆

Rémy Bourdillon
et Pierre-Yves Cézard

Faire campagne
*Joies et désillusions du renouveau
agricole au Québec*

Montréal, La Pastèque,
collection « Journalisme⁹ »

2018, 144 p., 23,95 \$



Sans fausse note

François Cloutier

Assister à un concert est toujours un événement particulier pour l'amateur de musique. Plaisir, surprise, déception, malaise : tout peut arriver.

Il n'a pas dû être facile pour les quatre auteurs de concevoir cet album. En effet, comment conserver le style de chacun tout en préservant la cohérence dans le récit ? Ils y parviennent toutefois brillamment en s'adaptant l'un à l'autre. Le dessin de Jimmy Beaulieu, pilier de la « nouvelle » bande dessinée québécoise, est quand même assez éloigné esthétiquement de celui de Sophie Bédard, autrice des quatre tomes de *Glorieux printemps* (Pow Pow, 2012 – 2014). L'esthétique de Vincent Giard, coauteur du superbe album *Les pièces détachées* (La mauvaise tête, 2013), se moule aisément aux illustrations de ses comparses, même chose pour le dessinateur français Singeon. L'histoire, quant à elle, reste assez simple : quatre personnages se retrouvent à la salle de spectacle la Sala Rossa à Montréal pour assister à un concert du groupe rock montréalais The Solids. Leurs chemins se croiseront... peut-être. Les dessinateurs se renvoient la balle, l'un dessine deux ou trois planches, l'autre une ou deux autres, et ainsi de suite.

La force des personnages

Outre la gymnastique qu'ont dû effectuer les auteurs pour arriver à amalgamer leurs styles, la grande réussite de cet album réside dans la façon dont la trame nous est racontée. Et si ce récit parvient à nous intéresser, c'est beaucoup par ses quatre personnages. Quiconque a lu les albums d'autofiction de Jimmy Beaulieu le reconnaîtra dans l'alter ego qu'il dessine ici. Amateur et connaisseur de musique, assister à un concert devient une expérience quasi spirituelle pour le héros de Jimmy. Dans la tête du personnage de Sophie Bédard, Marie-Éponge, le spectacle s'avère le lieu de prédilection pour un premier rendez-vous (totalement raté). Cette Marie-Éponge est de loin le personnage le plus fascinant de l'œuvre, ses névroses et son manque de confiance en elle charment le lecteur tout autant qu'ils l'énervent. Son honnêteté transcende notre exaspération. Stan, le rocker de petite taille dessiné par Singeon, exploite le cliché « sexe, drogues et rock and roll », s'appuyant davantage sur la drogue, qu'il appelle la « magie ». Il s'alliera à Douille, création de Vincent Giard, un genre de grande amazone dégourdie, qui semble n'avoir pas froid aux yeux.

L'histoire commence bien avant le concert, alors que Jimmy cherche un stationnement pour sa voiture. Bien entendu, la tâche s'avère ardue et la patience de Jimmy a ses limites. Pendant ce temps, Marie-Éponge attend son prétendant, le cerveau en ébullition, ses pensées sautant du coq à l'âne. Sophie Bédard rend son personnage extrêmement attachant, à la fois dans sa manière de la tracer et dans ses dialogues. De petite taille, avec sa robe blanche à pois bleus et ses lunettes, Marie-Éponge séduit par sa candeur. Et quand son rendez-vous la plante là, sûrement étourdi par le flot de ses paroles, on comprend le pauvre homme tout en ayant pitié de la jeune femme. Heureusement pour elle, dans la foule, elle aperçoit Douille qui, selon ses souvenirs, avait fréquenté le même camp de

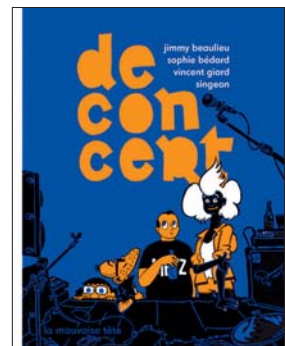
Et si ce récit parvient à nous intéresser, c'est beaucoup par ses quatre personnages.

vacances qu'elle à l'adolescence. Douille et Stan, sous l'emprise de la « magie », sont plus qu'heureux de trouver une nouvelle amie.

En avant la musique

Jimmy le puriste ne comprend pas pourquoi des gens parlent pendant les concerts. Il se trouve à la fois pathétique et trop vieux pour assister à des spectacles de jeunes groupes. Pourtant, sa passion pour la musique reste plus forte que la peur du ridicule. La façon dont il décrit l'effet que lui procure l'art en général montre toute la sensibilité du personnage. Le lecteur s'amusera de voir Jimmy debout se plaignant d'un mal d'orteil, se demandant s'il s'agit d'un de ces maux de l'âge, qu'il traînera maintenant comme un boulet. Il est tout aussi drôle lorsqu'au kiosque de t-shirts à la sortie de la salle, il n'en trouve aucun à sa taille. Il se rabattra finalement sur un 45 tours qu'il ira écouter chez lui, finissant la soirée en beauté, l'étirant jusqu'à l'aube, sous des teintes orangées. C'est d'ailleurs en orange et en bleu que sont colorées toutes les planches de l'album, formant ainsi une unité chromatique entre les différents styles des auteurs. Très chouette et jolie idée.

Stan, Marie-Éponge et Douille se retrouveront, quant à eux, devant la traditionnelle poutine de fin de soirée, qui est peut-être le commencement de quelque chose, comme le dit Stan. Une fin de nuit rock and roll pour un album qui l'est tout autant, comme quoi certaines virées restent gravées dans la mémoire. ♦



☆☆☆

Jimmy Beaulieu, Sophie Bédard,
Vincent Giard et Singeon

De concert

Montréal, La mauvaise tête

2018, 96 p., 24,95 \$